Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 10

Artikel: L'année de la misère : [suite]
Autor: Favrat, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193515

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

laises, des indispositions et des douleurs dont nous sommes sujettes, nous, par droit de sexe, à toutes les époques de la vie!

Et ils se plaignent des femmes!

Et ils crient miséricorde!

Et dans leurs hypocrites doléances, ils nous appellent la plus belle moitié du genre humain! Mais sommes-nous naïves? on nous appelle dindes! Sommes-nous spirituelles? des rouées! Ignorantes? des bécasses! Instruites? des pédantes! Sommes-nous tendres? nous sommes alors des crampons! Froides? des cadavres! Si nous sommes riches? des prétentieuses! Pauvres? des nullités! Les aristocrates n'ont pas de cœur, les bourgeoises sont trop sentimentales et les roturières ont des manières grossières.

C'est inouï!

Si cette pauvre femme est maigre, c'est une planche! Si elle est grasse, un wagon! Occupe-t-elle une catégorie moyenne? elle est fade, insignifiante et ne compte pas! Si elle veut être réservée, c'est une bégueule; mais si elle est expansive, oh! alors, c'est une vicieuse!

C'est épouvantable!

Avons-nous un caractère triste? un saule pleureur! Gai! une légère! Sommes-nous économes? nous sommes avares! Généreuses? des femmes sans ordre, des gaspilleuses! Enfin en toutes choses nous sommes, pour le sexe fort, des créatures nulles et encombrantes!

Oh! ces hommes! ces hommes!

Et pourtant c'est nous qui les consolons, charmons, soignons et dorlotons!

C'est nous, pauvres petites bêtes au bon Dieu, qui souffrons pour leurs plaisirs. En naissant, la mère souffre et elle continue à souffrir en nous élevant...

Mariées, nous gémissons des délaissements de nos maris qui passent généralement leurs soirées au cercle ou ailleurs, pendant que nous trimons à la maison et que, bourrées de soucis, nous faisons marcher le ménage. En mourant, nous leur laissons encore une légère consolation, celle d'être débarrassés de nous et de prendre une nouvelle femme pour continuer le même système.

Enfin notre existence se passe en gémissements constants, en rage sourde, en crises nerveuses, en migraines, et cela à cause de l'homme, de cet être qui ne connaît rien, qui ne sait rien, qui ne comprend rien, de ce profond égoïste qui ne sait vivre que pour sa propre vie.

S'il prend femme pour toujours, c'est pour qu'elle soigne son pot-au-feu et ses infirmités; le reste à l'avenant. S'il la prend pour un temps provisoire, c'est pour s'amuser d'elle pour un instant, en passant, c'est pour la mépriser ensuite. S'il parle d'elle, c'est pour l'abîmer. S'il en soupire, c'est qu'il a faim et qu'il voudrait... la manger toute crue.

Nous sommes enfin des machines à coudre au service de l'homme que nous nous donnons pour maître et qui nous détraque si souvent!

Nous sommes véritablement à plaindre!

Ah! si ce tyran pouvait pénétrer en nous, ne fût-ce qu'une seconde, comme il regretterait son ton bourru, ses façons brutales, son indifférence humiliante, ses hypocrisies coupables, ses jeux de comédie et son égoïsme personnel!

Il abdiquerait sur-le-champ et deviendrait doux, humble, prévenant, charitable, généreux. Il nous ferait partager ses sensations intimes, il viendrait au-devant de nos désirs, il comprendrait nos besoins, nos aspirations, il serait toujours souriant, toujours caressant et toujours disposé à nous satisfaire, même le plus léger caprice!

Une vraie caillette, enfin!

Mais non, non, les hommes ne comprennent pas ça!...

Et comment voulez-vous tirer quelque chose de leur nature rebelle et mal conçue? Tout est dur chez eux: l'âme, le cœur et... la main.

Les hommes?... Quelle peste?

Mais si nous nous mettions en grève? C'est pour le coup qu'ils seraient attrapés!

Et... nous donc!

Quel dommage!... Ne pouvoir nous passer de ces monstres!

Oh! quel supplice!

Mais que faire?

Les repousser?... Ils nous poursuivraient avec plus d'acharnement. L'expérience nous le prouve... Ils deviendraient alors collants, ce qui est agaçant et tout le contraire de nos goûts et de nos aspirations.

Les supplier!... Ils nous fuiraient sans pitié.

Les retenir avec douceur? Ils nous trouveraient banales et monotones.

Que faire, mon Dieu! que faire!

Dame! continuer à porter les... culottes, en attendant mieux; cela nous remonte le moral et sauve bien souvent des situations.

L'ANNÉE DE LA MISÈRE

par L. Favrat.

IV

A huit heures et demie, nos gens arrivaient sur la place de St-François, où avait lieu le marché aux pommes de terre et aux grosses denrées. Les chars n'étaient pas tous arrivés, et Pierre à Claude plaça facilement le sien en face de l'église, où la police les faisait aligner. Judith prit sa hotte et son panier et s'en alla vendre son beurre et ses légumes, ce qui fut l'affaire d'une demi-heure: deux dames lui achetèrent toute sa provision, non sans avoir demandé d'où venait le beurre et s'il était frais, questions auxquelles elle répondit de la meilleure grâce, en offrant de le porter à domicile. Il était rare qu'elle fît longue station au marché; sa bonne mine, la propreté irréprochable de son costume et le linge parfaitement blanc qui recouvrait son panier d'osiers, étaient autant de preuves en sa faveur, et les citadines arrivaient souriantes au lieu de passer dédaigneusement.

Ses commissions faites, Judith s'en vint retrouver son père et le relayer à côté du char, pendant qu'il allait en ville pour ses affaires. Le marché avait un aspect inaccoutumé; tous, acheteurs et vendeurs, paraissaient plus animés qu'à l'ordinaire: ceux-là discutaient le prix ou la qualité, murmuraient et proféraient parfois de sourdes menaces; ceux-ci étaient plus calmes; ils mesuraient rigoureusement leurs quarterons de pommes de terre et tenaient le prix ferme à vingt batz; mais si les citadins devenaient trop pressants, quelques mots en patois, larges et bien accentués, répondaient à leurs importunités. Çà et là de bruyantes contestations s'élevaient, et des voix criardes huaient les acheteurs en gros; tandis que de char en char, de pauvres femmes ou des enfants mendiaient « une pomme de terre ou deux. » Autour de Judith, tout se passa bien; elle vendit au prix courant les cinq ou six quarterons qui restaient encore. Pierre à Claude revint vers onze heures, triste et abattu. Qu'était-il arrivé? La jeune fille eût bien voulu l'apprendre, mais son père gardait le silence, et elle savait qu'il ne fallait pas le questionner dans ces moments-là. Quand on fut en route, elle essaya de parler du bel argent qu'ils avaient fait. C'est vrai, répondit-il, et ce fut toute sa réponse. Il était décidément absorbé par une pensée pénible, et peu s'en fallut qu'il n'oubliât la visite qu'il devait au menuisier d'Epalinges. Tiens! s'écria-t-il enfin, j'allais oublier la grande affaire.

— Nous pourrions y aller un autre jour, hasarda Judith.

— Allons! allons! quand ce sera fait, ce sera fait, puis dans une espèce d'aparté: et où prendre? C'est bien ton dam! laisse-t'y rattraper une autre fois! Enfin, à la garde de Dieu! Cependant, en entrant chez le menuisier, il s'efforça de reprendre quelque sérénité d'esprit. Au fond, devait-il être de mauvaise humeur en pareille circonstance, et ne fallait-il pas, pour que le trousseau fît plaisir, qu'il fût commandé de bonne grâce: telle était la réflexion qu'il avait faite, et refoulant toute pensée sombre, il se montra presque gai. Judith, aimante et naïve, ne soupçonna pas cet effort de volonté et fut tout heureuse de ce retour inattendu. Pierre à Claude fit, du reste, très bien les choses: Je ne veux point de placage; faites tout en bois dur; simple mais bon, voilà ce qu'il nous faut dans le Jorat, où les meubles sont faits pour la vie. Quant à la commode, comment la veux-tu, Judiette?

— Oh! comme tu voudras, père.

— Non, choisis, je n'entends rien à ces nouvelles modes, d'ailleurs ce n'est pas pour moi.

— Si celle-là n'est pas trop chère, j'en aimerais bien une pareille, hasarda la jeune fille, en examinant un joli meuble à trois tiroirs, en bois de noyer.

— Va pour celle-là! et se rapprochant du menuisier: Faites-nous du solide. Maintenant, que vous faudra-t-il pour le tout?

— Ma foi! ça peut bien valoir douze louis.

— Mettons dix, et allons boire un verre.

— Dix! pas moyen; douze louis, c'est pour rien, et l'année est dure.

— Eh bien! va pour douze; il ne faut pas marchander un trousseau. Au revoir, nous boirons la bouteille au nouvel-an.

Pierre à Claude avait fini par retrouver tout de bon sa bonne humeur, mais en approchant de chez lui il redevint triste et absorbé. Judith, toutefois, n'en devina rien; elle était distraite par ses propres pensées. Elle rêvait son avenir, arrangeait sa nouvelle demeure et faisait ses petits châteaux en Espagne:

« On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne. »

Quant à son père, voici ce qu'il avait appris à Lausanne: Samelet, le charretier, bien loin d'avoir acquitté l'obligation de cinq cents francs pour lesquels on l'avait cautionné, se trouvait poursuivi pour d'autres valeurs, et le créancier se retournait contre la caution. Tout allait donc retomber sur nos gens de Mauverney. C'est ce que Jeanne-Marie avait clairement prédit, aussi Pierre à Claude ne savait trop comment tourner l'embarras d'une explication, et ne rien dire ce n'était pas possible, puisque la lettre d'avis, qui le sommait d'acquitter l'obligation dans un court délai, devait déjà se trouver à Mauverney. Jeanne-Marie pouvait l'avoir ouverte, cette fatale missive, et l'avoir fait lire à l'oncle. Il craignait surtout que sa femme, avec sa vivacité ordinaire, ne lui fît des reproches en présence de Judith, ce qui l'eût singulièrement vexé. Mais rien de tout cela n'arriva et de ce côté-là, au moins, il en fut quitte pour la peur.

Le Bron venait à peine de s'arrêter devant la maison que tout le monde parut sur le seuil. — Quel temps fait-il là-bas? demanda l'oncle. — Comme il a plu par ici! s'écria Jeanne-Marie, et à Lausanne?

— Pas mal non plus, répondirent-ils.

— Mes pauvres gens, dans quel état vous êtes! As-tu froid, Judiette? Venez vite, le petit-goûter sera prêt tout à l'heure, ça vous réchauffera.

Le petit Jaques interrogeait des yeux sa Judiette.

— Tiens, lui dit-elle, mais tu seras sage; et, plongeant la main dans sa hotte, elle en retira un petit pain qu'elle lui tendit.

— Ah! reprit Jeanne-Marie, il est venu une lettre; le messager dit qu'elle vient de Lausanne, tu la trouveras derrière le miroir.

— Oui, oui, nous verrons ça plus tard, allons goûter, répondit Pierre à Claude, qui n'était pas fâché de gagner du temps, soit pour se préparer à l'explosion qu'il devait y avoir à l'ouïe de la mauvaise nouvelle, soit pour chercher un biais et faire ensorte que sa femme ignorât le contenu de la lettre et l'issue du malheureux cautionnement. Tout en faisant boire le Bron et en le reconduisant à l'écurie, il se creusa la tête pour sortir de cette impasse, mais en vain. Jeanne-Marie savait toutes les affaires de la famille. La seule chose qu'il eût essayé de lui cacher, c'était justement cette signature apposée au pied du billet souscrit par le charretier, et elle avait tout appris, grâce au babil des commères. Bref! tous les subterfuges étant inutiles, le pauvre homme se résigna et attendit stoïquement l'orage. (*A suivre.*)

La palantse dâo diablio.

— Sâ-tou la granta novalla, Dzaquiè?

— Et quiet, Dâvi?

— C'est que lo diablio est pè lo Dzorat.

— Câise-tè, fou! Es-tou onco prâo daderidou po crairè que y'a on diablio? c'étâi bon dein lo teimps qu'on crayâi assebin âi sorciers et à la tsaussevilhie; mâ à l'hâora d'ora, c'est bon po lè petits z'einfants. Lo diablio sert po no z'âidi à djurâ, et pi on dit dinsè à tot lo mondo: l'est on bon diablio; l'est on crouïo diablio; on poue diablio; on crâno diablio. Mâ po crairè que l'est on gaillâ qu'a dâi cornès, dâi griffès et onna granta quiua, c'est dè la foutaise.

— Eh bin ne sé pas què tè derè, kâ y'é liaisu su lè papâi que y'ein a bo et bin ion pè lo Dzorat.

— Oh! lè papâi! diont mé dè dzanliès què dè vretâ.

— Petétrè bin la *Gazetta*, la *Revua* et lo *Nouvelliste;* mâ la *Folhie dâi z'Avi officiets?*

— Ah! na pas la *Folhie dâi z'Avi;* d'accoo! le met cllião qu'ont étâ nonmâ inspetteu; cein que faut pàyi à cllião qu'ont étâ bourlâ; cllião que font décret, et pi lè misès et lè soumechons; mâ jamé dâi gandoisès.

— Eh bin l'est portant dein la *Folhie* dè deveindro 3 Mâ, âo foliet 928, quasu âo bas dâo foliet, que y'é liaisu que: « La personne bien connue qui a enlevé la palanche du diable dans la forêt du Jorat, est priée de la remettre en place ou la rendre à domicile si elle veut s'éviter des désagréments. »

— Câise-tè! cein lâi est?

— Binsu! Tai! vouaiquie la *Folhie;* liai!...

— T'as réson! L'aré pas cru. Eh bin ma fâi cé qu'à robâ la palantse est on galé coco, et porrâi bin s'ein vairè dâi grisès.

— Te pâo comptâ! Mâ, dis vâi: qu'estte cein què dâi « désagréments? »

— Ma fâi, ne sé pas bin âo sû; mâ cein dussè étrè oquiè dè terriblio; cein porrâi bin étrè onna souplâïe dein la fornése.

— Vouai! oh bin lo larro dè la palantse ne dussè pas étrè à noce; kâ se la remet ein pliace, lo diablio sè porrâi bin trovâ catsi derrâi on bosson, et gâ! porrâi bin cheintrè la palantse su sè coûtès; et se la reportè à domicilo, gâ la danse, kâ se n'est pas frecassi à tsavon, porrâi bin avâi lè pâi souplià.

— Eh bin ma fâi tant pi! se lo gaillâ qu'a robâ la palantse est on larro, l'est bin son dan se l'est pounâi; mâ tot parâi l'est foteint po lè bravès dzeins dè per lé d'avâi on vesin coumeint lo diablio.

— Oh bin vouaiquie, ora que n'ein lo landstourme et que tsacon a on pétâiru avoué dâi mounechon, cein va lo teni ein respet.

— Heureusameint, sein quiet ne farâi pas bon démâorâ pè cé Dzorat.

Une anecdote sur Napoléon Ier. — Lorsque Bonaparte faisait la cour à Mme de Beauharnais, ni l'un ni l'autre n'avait de voiture, et Bonaparte qui en était éperdûment amoureux, lui donnait souvent le bras pour aller chez ses hommes d'affaires. Un jour ils allèrent ensemble chez le notaire Raguideau. Mme de Beauharnais, qui avait une grande confiance dans celui-ci, allait précisément chez lui, ce jour-là, pour lui faire part du parti qu'elle avait pris d'épouser le jeune général d'artillerie, protégé de Barras. Joséphine était entrée seule dans le cabinet du notaire, Bonaparte resta à l'attendre dans l'étude où se trouvaient les clercs. La porte du cabinet de Raguideau étant mal fermée, Bonaparte l'entendit très distinctement qui faisait tous ses efforts pour détourner Mme de Beauharnais du mariage qu'elle voulait contracter.

— Vous avez le plus grand tort, lui disait-il; vous vous en repentirez; vous faites une folie. Vous allez épouser un homme qui n'a que la *cape et l'épée.*

Bonaparte ne parla point de cet incident et Joséphine ignora pendant assez longtemps qu'il eût entendu ce que lui avait dit Raguideau. Aussi, on peut se figurer son étonnement lorsque, le jour du sacre, et dès qu'il fut revêtu du costume impérial, Napoléon dit:

— Que l'on aille chercher Raguideau; qu'il vienne sur-le-champ. J'ai à lui parler.

Raguideau fut promptement amené devant lui, et alors il lui dit:

— Eh bien! n'ai-je que la cape et l'épée?

Conversation entre deux almanachs.

Un almanach de l'an passé
Etant sur un bureau côte à côte placé
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait: « Cher voisin, quel crime ai-je donc fait,
» Qu'on ait si brusquement changé ma destinée?
» Mon maître, à chaque instant, m'ouvrait, me consultait,
« Et maintenant ma basane fanée
» A la poussière, aux vers, demeure abandonnée,
» Tandis que le capricieux
» Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux. »
L'autre almanach, tout frais doré sur tranches
Lui répondit: « Mon pauvre ami,
» Tu n'es plus de ce temps et le tien est fini;
» Quand nous en sommes au dimanche
» Tu n'es encore qu'au samedi;
» Ne t'en prends qu'à ton millésime;
» Si grâce au mien je suis ce que tu fus,
» J'aurai mon tour et mon seul crime
» Sera d'avoir compté douze lunes de plus. »
Ainsi tout passe et change en ce monde fragile,
N'être plus de son temps, c'est comme n'être plus.
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Amans trahis, beautés passées,
Vous êtes de vieux almanachs.

VIENNET.